

## Les lettres ...

Cher toi,

Tu vis aujourd'hui dans un monde qui prône la violence, que ce soit dans les médias ou sur internet.

Et toi,

Tu restes chez toi, tu assistes à des drames, mais ça ne te touche pas vu que ça ne se déroule pas dans ton pays. Tu fermes les yeux et tu te rassures en te disant que de toute façon, c'est loin et que tu ne peux rien y faire. Mais lorsque c'est chez toi, tu fermes les yeux et tu te dis qu'il y a pire ailleurs. C'est devenu une habitude n'est ce pas ?!

Hé Toi !

Réveille-toi ! S'il te plait, je t'en supplie, rallume tes neurones miroirs ! Allume cette lumière qui se cache au fond de toi ! Aie de l'empathie ! Je t'en supplie ! Aide moi à fonder ce pays que l'on nomme utopie ! Tout se passera bien, je te le promets ! Tu verras on sera heureux ! Cela fait bien longtemps n'est-ce pas ?

Allez viens !

Viens aider nos frères qui se trouvent tout autour de la Terre !

Viens semer des graines de Joie !

Imagine un monde en paix !

Imagine un monde qui rayonne d'espoir !

S'il te plait, viens le construire avec moi.

**Blanche, classe de 502**

ARPIN-DEGRE Margot  
68 Rue des Alouettes  
69003, LYON

La Non-violence  
23 avenue Martin Luther-King  
67885, Royaume de l'utopie

Je t'écris une lettre, toi ma chère et tendre non-violence, toi qui est la plus grande force que l'humanité ait à disposition ; bien plus forte encore que toutes les armes destructrices inventées par les hommes. Je t'écris ma chère, parce que je suis inquiète. J'ai peur, oui j'ai peur, de cette violence qui monte de plus en plus sur cette terre. Certains la disent peu présente comparée aux périodes les plus sombres de l'histoire. Il me faut néanmoins te parler de quelques atrocités dont tu es la seule à pouvoir comprendre les folies. Je te joins donc une chronologie récente des attentats de ces trois dernières années. J'attends ton analyse et tes remèdes.

5 janvier 2015 : au Nigeria, attaque du groupe Boko-Haram dans le nord-est du pays (7 morts)

7 janvier 2015 : attentat contre Charlie Hebdo (17 morts)

3 février 2015 : agression au couteau de trois militaires devant un centre communautaire juif à Nice. Il me faut te préciser que l'agresseur était antisémite.

13 novembre 2015 : 7 attaques de l'Etat islamique, à Paris et dans sa périphérie (morts de 130 personnes)

2 avril 2016 : un attentat à la bombe revendiqué par l'Etat islamique contre la police à Riyad (1 mort)

1er janvier 2017 : Turquie attentat dans une discothèque (39 morts)

Oh... ma chère je pourrais continuer des heures à te lister ces horreurs, ces horreurs qui frappent tous les pays, toutes les religions, tous les cœurs. Et qui ôtent la vie comme si ce n'était rien.

Il me faut maintenant te parler d'une violence sûrement encore plus terrible une violence que j'appelle l'intolérance, que j'appelle le mépris, que j'appelle l'effroi.

Pour illustrer mon propos, il me faut te compter deux histoires fortes révoltantes.

As-tu ma chère entendue parler d'un homme de vingt-deux ans dont je tairais le nom et qui venait de Gambie ? Pour des raisons qui me sont inconnues cet homme était dans le canal de Venise avec une eau à cinq degrés qui l'ensevelissait. Mais, ce que je sais c'est que cet homme a appelé à l'aide .Ce que je sais, c'est qu'on ne l'a pas aidé .Bien plus, on l'a insulté « Rentre chez toi ».Enfin ce dont je suis sûr c'est qu'on a retrouvé son corps sans vie dans le canal. Mais ce que je ne sais pas c'est pourquoi ? Pourquoi tant de barbarie ? As-tu, toi réponse à cela ?

La seconde histoire qu'il me faut te raconter remonte à une semaine, je venais de suivre une conférence sur la non-violence au lycée et je rentrais chez moi. Je marchais activement quand je suis passé devant deux fillettes auxquelles, je ne donnerais pas plus de dix ans. A côté de moi, passait une troisième jeune fille elle était habillée d'une longue jupe à fleur que je trouvais très jolie. Cette fille semblait d'origine roumaine. Les deux filles précédentes me dépassent lance un regard sur la jeune fille à la jupe et déclament à haute voix : « Salope » !

Voilà ma chère et tendre non-violence. Je n'ai plus qu'à attendre ta réponse qui m'éclairera peut-être sur ces faits incompréhensibles.

Ps : J'espère vivement que l'arbre de la paix que tu fais pousser dans ton jardin ne cesse de grandir et surtout qu'il a des racines solides.

A très bientôt

Margot

**Margot, élève de 502**

Chère violence,

Depuis toujours tu appartiens à ce monde, depuis toujours tu fais partie du quotidien, depuis toujours tu t'imposes à nous comme une obligation. Chaque seconde, dans le monde, tu fais un peu plus de ravages et tu prends le dessus sur le bon côté de chacun. Je ne souhaite pas te battre, pour moi tu es toujours vaincu. Lors de chaque conflit, tu es dépassée par quelque chose de mille fois plus fort que toi. Quelque chose de discret et de plus glorieux : une victoire sans armes, une victoire loyale.

Alors oui, si un jour je devais me retrouver en face de toi, au bout d'un coup de poing, je ne pourrais sûrement pas résister, et mes convictions ne serviraient à rien. Mais tu n'aurais pas gagné, quoi qu'il arrive tu perds toujours. Car ce n'est pas être le vainqueur que de frapper un enfant, une femme, un homme. Tu réussis sûrement à faire plier des genoux, mais les esprits ne plient pas.

On te retrouve aussi dans les mots. Des mots aigris, remplis de jalousie et de haine. Des mots qui font souvent plus mal que des coups. Tu as bien compris comment agir. Mais tu n'es jamais qu'à l'origine de manifestations de paix. Car oui, tu es seule. Seule contre tous. Contre tous ceux qui ont compris la vraie vie. Qui ont compris que jamais rien ne sortira de bon de toi. Tu n'es pas une solution. Tu conduis à la misère, à la souffrance.

Je ne souhaite pas te battre. Je souhaite que tu ne sois plus utile à personne. Ma chère violence, je souhaite que tu ne sois plus qu'une dystopie. Et moi : la réalité.

Merci,  
La Non-Violence.

### **Léna, classe de 631**

Lettre à mon bourreau,

Cher bourreau, toi qui essayes depuis un an de m'ébranler, de m'attrister, de m'assassiner, de me détruire. Ton désir est fort, puissant, tu ne t'arrêtes jamais.

T'arrive-t-il de penser à tes actes et tes mots ? Arrives-tu à éprouver du remord ? Lorsque tu me vois, pleurant à chaudes larmes, n'as-tu pas envie de m'aider et de m'aimer ?

Je ne t'en veux pas... Tu as eu des problèmes dans ton enfance, et tu ne veux pas m'en parler. Je ne saurais jamais ce qui crie au plus profond de ton cœur. Seulement, toi, tu sais. Et seul, tu n'arriveras pas à te soigner. Parle-moi de ce qu'il t'arrive, ces voix qui t'assènent d'ordres et de regrets.

Parle moi de tes tristesses et de tes souffrances, ne me les fait pas subir. Je t'aime, tu sais. Et toi, m'aimes-tu ?

Tu peux essayer de me parler, de m'expliquer, j'essayerai de te déchiffrer même si je suis une « bonne à rien », incapable de comprendre quoi que ce soit. C'est toi qui me le dis, le penses-tu vraiment ? Je t'aime...

Délaisse les coups et les cris, laisse place aux compliments et aux murmures. Je t'aime, et je te fais confiance.

Ma vie dépend de toi,  
Je me sens seule face à toi.  
Mais je t'aime.

### **Jeanne, classe de 503**

A Toi

Tu te reconnaitras. Qui sait si tu l'avoueras aux autres, à toi-même, ou si tu viendras m'en faire part sur ma tombe, mais tu sauras que je m'adresse à toi, je te fais confiance.

Au moment où je t'écris ces mots –les derniers-, je suis penchée au-dessus du lavabo, le placard à pharmacie est ouvert et j'ai déposé trois pilules bleues à côté du robinet. Je me sens prête à la faire, mais je pense encore à toi. Et je ne peux bêtement pas m'empêcher de te trouver des excuses. Tu m'as pourri la vie, ma courte vie, et, à force de coups et de paroles, j'ai succombé. C'est ce que tu voulais, non ? Non. J'en suis sûre, tu ne le voulais pas. Tu le regretteras. Même si ce n'est pas ce que je souhaite ça se passera ainsi. On finit toujours par regretter.

Je ne suis pas certaine que tu t'en sois rendu compte, c'est sans doute pour ça que je ne t'en veux pas autant que je le devrais. J'ai plus de colère pour ceux qui ont regardé sans réagir que pour ceux qui ont fait comme toi. Une phrase d'une personne que j'admire beaucoup tourne en boucle dans ma tête parce que c'est exactement ce que doit ressentir toute la ville à mon égard : « Le pire, c'est d'caption qu'ce n'est même pas qu'on t'aimait pas, c'est juste qu'on t'ignorait ». J'espère qu'elle les fera réfléchir autant que moi.

J'ai mouillé ma feuille, je pleure encore. « C'est bientôt fini », voilà mon mantra. Ça n'empêche pas les larmes de couler mais ça me rassure. On comprend qu'on touche le fond dans ces moments, quand on est plus rassuré par la mort que par la vie.

J'espère que la tienne sera belle, un poids en moins sur ton chemin.

C'est le bon moment, Adieu.

Moi.

**Chloé, classe de 503**

Ma chère maman,

Comme il était prévu, je me suis rendue à la prison de Corbas afin de rencontrer des détenus pour mon dossier et sur la violence et la non-violence.

Cette visite fut beaucoup plus impressionnante et intimidante que ce à quoi je m'attendais. En effet, j'ai pu rencontrer trois détenus de différents âges mais présents pour les mêmes raisons.

Ces trois hommes ont été emprisonnés pour meurtre. J'ai rencontré successivement deux d'entre eux qui m'ont raconté leur histoire et leur vie dans cette prison. Le remords se lisait sur leur visage, si bien que je compris assez rapidement qu'ils regrettaient leurs gestes et même eux le disent, l'impatience et la violence l'ont emporté sur la raison et la communication ce qui les a poussés à agir comme ils l'ont fait.

A la télé, nous voyons souvent des prisonniers, qui ne ressentent rien, aucun regret, aucune émotion. Je m'attendais à rencontrer des personnes comme cela aujourd'hui mais je me suis rendu compte que les Hommes avaient plus de cœur qu'on veut bien nous le faire croire dans les films et les séries. Je ne t'ai pas parlé du troisième homme que j'ai rencontré, et bien il reste le plus mystérieux selon moi. Il m'a comme les autres raconté son histoire, mais ce n'est pas du remord que j'ai lu sur son visage, mais de l'abandon. Contrairement aux deux autres prisonniers qui souhaitaient retrouver une vie normale en sortant de cette prison et être pardonnés de leurs actes, celui-là attendait juste que le temps passe, sans but, sans rêve pour sa vie à sa sortie. Il était plus âgé que les autres et m'a dit que trop d'hommes ici pensent retrouver une vie normale en sortant, mais qu'ils se trompent et que jamais d'anciens prisonniers ne pourraient s'intégrer à la vie en dehors de ces murs.

Sa dernière phrase fût " Je regrette ce que j'ai fait, mais je suis mort lorsque j'ai tué cet homme. Je n'espère rien en sortant d'ici. J'attends c'est tout"

J'aimerais retourner voir cet homme, je sais pas pourquoi mais je n'accepte pas qu'un excès de violence, qui lui aura certes volé plusieurs années de sa vie ne le condamne à attendre que son heure vienne. Nous avons tous le droit à une seconde chance et je veux que cet homme en prenne conscience.

Je te donnerais les résultats de ce compte rendu de rencontres enrichissantes lorsque mon professeur me les donnera, d'ici là je t'embrasse, prend soin de toi.

Elisabeth

**Camille, classe de 631**

vendredi 19 mars 2004

Chère maman,

Je t'écris cette lettre de la maison d'arrêt de Lyon-Corbas.

J'ai été emprisonné il y a aujourd'hui un mois et je pense que c'est le moment de te donner des explications.

Il y a environ cinq mois, après mon entraînement de football, une bande de jeunes m'a abordé à la sortie du stade. Ils m'ont proposé de prendre un verre au bar en face puis ils m'ont demandé de leur rendre un petit service payé cinquante euros: Je devais leur garder un petit sac en plastique et j'ai accepté. Ils m'ont fait promettre de ne rien dire à personne et de revenir le lendemain à la même heure.

Sur le chemin du retour, j'ouvris le sac dans lequel il y avait des herbes, je compris alors que j'avais de la drogue dans les mains.

Le lendemain comme prévu, je les attendais à la sortie du stade. Ils arrivèrent en courant, l'un d'entre eux saignait du nez, un autre avait les mains qui tremblaient, ils me donnèrent l'argent puis partirent.

Pensant que tout cela était terminé je rentrais à la maison, quand, soudain, un des quatre garçons m'appelle et me propose de venir avec eux. Il m'emmena sous un pont où se trouvait une vingtaine de personnes en train de consommer de la drogue. Sur le moment je pris un peu peur mais l'excitation prit le dessus et cela me rendait vulnérable et influençable au plus au point.

Au bout d'une heure, ils m'avaient fait tester toutes sortes de drogues, je ne sentais plus mon corps, mon cœur battait vite, ma tête tournait, mes mains commençaient à trembler et je m'évanouis.

On me réveilla en sursaut, la police arrivait, il fallait quitter les lieux au plus vite. Après cette nuit mouvementée, je m'étais promis de ne plus jamais y retourner, mais le manque pris le dessus sur moi et me poussa à y aller.

Je revenais tous les soirs, j'assistais à de nombreuses bagarres entre consommateurs et dealers ; tous devenaient violents, ils se frappaient parce qu'ils étaient en manque de drogue. Un soir, ils ont laissé un homme pour mort parce qu'il ne leur avait pas ramené leur consommation.

La violence s'en prenait à moi, je devenais fou à l'idée que je ne pouvais pas avoir ma dose, ces substances coûtaient chers et je n'avais plus d'argent donc les gars m'ont proposé de revendre, c'est comme ça que le cercle infernal commença.

Je revendais à la sortie du lycée, à la sortie du football, en soirée, partout. En deux semaines, j'avais récolté plus d'argent que Papa en un mois ; c'était de l'argent facile, J'ai donc continué, c'était devenu une routine ; la journée, je vendais et le soir, je consommais.

Un soir, la police fit irruption sur notre terrain ; nous n'avons pas eu le temps de fuir donc la seule solution était la violence, nous nous sommes battus toute la nuit. Sous l'emprise de la drogue et sous l'influence des autres, je me sentais invincible : cette nuit-là, j'ai tué un policier. Je n'en suis pas fier, j'ai même honte.

Cette routine a duré quatre mois. Lorsqu'un jour, je faisais des affaires au coin de la rue du Lycée, la police me sauta dessus et m'embarqua au commissariat.

J'ai dénoncé tous mes nouveaux camarades, si on peut appeler ça des camarades !

Après mes aveux, j'ai écopé de cinq mois de prison ferme.

Je n'ai pas eu le courage ni la foi de leur parler du meurtre du policier. J'ai tellement honte, si tu savais. Je n'ai pas su m'arrêter quand il fallait, je n'ai pas su dire non, je n'ai pas su être raisonnable et j'en paierai les frais toute ma vie. J'ai ôté la vie à un homme, sûrement un père de famille, un homme qui faisait seulement son travail et je ne me le pardonnerai jamais.

Je suis actuellement en cure de désintoxication pour me sortir de cet enfer. C'est dur mais je sais que après ça, je pourrai peut être reprendre une vie calme et paisible.

Je comprendrai que tu ne veuilles plus jamais me reparler, mais j'espère vraiment au plus profond de moi que tu pourras un jour me pardonner.

Je t'embrasse,

Ton fils qui t'aime, Alexandre

**Clémence, classe de 503**

J'ai lu récemment un roman qui s'intitule Ce qu'ils n'ont pas pu nous prendre, écrit par Ruta Sepetys et publié en 2011. Si elle vit aujourd'hui aux Etats-Unis, l'écrivaine est d'origine lituanienne. Ce roman relate la déportation d'une adolescente lituanienne Lina et de sa famille en Sibérie pendant la seconde guerre mondiale par les autorités soviétiques. Pour moi, Lina est une véritable héroïne non-violente, en effet, elle s'est battue pour sa survie et celle de sa famille malgré toutes les privations. Elle a été emprisonnée pendant plus de douze ans dans des conditions honteuses, et a perdu ses deux parents. Une fois de retour chez elle, il lui était interdit de parler de ses longues années de captivité car le régime était encore au pouvoir. Cependant, elle ne s'est jamais laissée aller à la violence et ne s'est jamais dé faite de son optimisme. Après avoir fini ce roman, j'ai tout de suite imaginé la lettre que Lina aurait pu envoyer, après l'indépendance de la Lituanie en 1991, à Staline, qui fut à la tête du régime soviétique de 1922 à 1952.

Kaunas, Lituanie

Le 6 septembre 1991,

Joseph Vissarionovitch Djougachvili

Ou Joseph Staline

Il y a trente ans que vous êtes mort. A l'époque nous n'étions au courant de rien car nous étions toujours emprisonnés dans vos camps de la mort en Sibérie. Nous avons été libérés un an après votre mort soit en 1953, après plus de douze années d'esclavage. Vous avez tenté de faire taire tous ceux qui souhaitaient réfléchir par eux même et choisir leur propre destinée. Ces camps étaient censés nous anéantir à tout jamais, faire disparaître la Lituanie des cartes. J'ai décidé d'être honnête avec vous, alors je tiens à vous dire que vous avez presque réussi. En effet, chacun d'entre nous souhaitait retrouver notre chez-nous libre, notre famille en Lituanie plus que tout. Quand le désespoir s'abattait sur moi, je m'accrochais toujours à l'idée de revoir mon père sain et sauf. C'est alors que j'ai appris qu'il avait été fusillé avant même qu'il arrive en Sibérie. Peu après, vous m'avez également arraché ma mère qui s'est laissée mourir en apprenant la mort de l'amour de sa vie. Mon frère et moi ne

nous sommes plus quittés depuis. Dans vos goulags, j'ai appris à vivre avec la faim, le froid et la peur. Cependant, je n'ai jamais perdu mon intégrité et ma liberté de penser. J'aurais préféré mourir plutôt que me soumettre complètement à vous. Je dessinais pour m'évader, pour regagner ma Lituanie natale et redevenir une enfant juste pour un instant. Mon père était professeur à l'université de Kaunas, ses amis des gens cultivés qui ne se sont jamais laissés piéger par votre propagande. Vous ne pouviez plus les contrôler et c'est pourquoi vous avez décidé de les détruire en condamnant toutes leurs familles à des années de servitude et d'horreurs. Je pourrais vous écrire pendant des heures, vous insulter, vous raconter toutes les souffrances que vos hommes nous ont fait subir, cependant je suis libre aujourd'hui. Ce jour du 6 septembre 1991 marque la renaissance de tout un peuple. Vous n'aurez plus jamais d'emprise sur nous. Plus jamais.

Lina Vilkas

**Axelle, classe de 503**

Maman,

Je t'écris aujourd'hui, en ce jour du 19 Décembre, celui de mon anniversaire, cette lettre d'adieu. Voilà, ma vie aura duré douze ans, peut-être est-ce peu pour certain mais pour moi c'est déjà beaucoup trop. Je sais que tu t'en voudras mais crois-moi, tu n'aurais rien pu faire.

Cela a commencé il y a cinq ans. Nouvelle école, nouveaux profs, bref tu t'en rappelles, l'année de notre déménagement. Alors voilà, quelques semaines après la rentrée, les critiques commençaient déjà. Les gens n'aimait pas ma façon de m'habiller, mon attitude studieuse en classe, ils me reprochaient des tas de choses dont je n'y étais pour rien : j'étais seulement moi. Me sentant seule face à tous ces gens, je ne répondais pas. Des rumeurs ont commencer à circuler sur moi, je n'y faisais pas attention. Comme tu le sais, je suis vite devenue la première de la classe et je te faisais croire à des rencontres merveilleuses ce qui faisait ta plus grande réjouissance. Seulement les critiques sont devenues quotidiennes et de plus en plus difficiles à supporter. Aller en cours devenait une souffrance. Pour ne rien laisser paraître, je souriais, je ramenaient des bonnes notes. Mais je ne voulais qu'une chose, c'est que tout ça s'arrête. Les années passèrent, les insultes continuèrent. Je perdais petit à petit confiance en moi, mais je ne pouvais en parler à quiconque car j'avais honte, honte de ne pas avoir d'amis, de ne pas être aimée. Alors voilà, cela fait cinq ans que je souffre, cinq ans que j'ai peur, cinq ans que j'en peux plus et cinq ans que j'attends que ça s'arrête. Et aujourd'hui je pars, enfin.

**Anaïs, classe de 503**